



# Le chantier de la bibliothèque comme dispositif d'accompagnement du changement : Une documentation connivente pour interroger le rapport au temps et à l'espace

Isabelle Fabre <sup>1</sup> et Susan Kovacs <sup>2</sup>

<sup>1</sup>Ecole nationale supérieure de formation de l'enseignement agricole (ENSFEA) UMR EFTS, Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès, FRANCE

<sup>2</sup>Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB) Laboratoire ELICO, Université Lyon 2, France

En considérant la dimension symbolique et sociale des temps et des espaces éphémères, nous souhaitons interroger une manière de faire dialoguer diverses formes de documents liés à la médiation de chantiers de rénovation des lieux de culture et de savoir. Notre approche anthropologique met l'accent sur la bibliothèque en tant que lieu de vie pour expérimenter la puissance heuristique de la documentation comme accompagnement du changement.

*Mots Clés:* lieu de savoir, lieu de culture, chantier de rénovation, documentation, accompagnement au changement, circulation des savoirs

## Introduction : la relation aux espaces en devenir

Alors que des travaux sur l'appropriation et la co-construction des espaces en bibliothèques interrogent plus volontiers des lieux stabilisés ou en cours de stabilisation, nous nous intéressons aux processus de changement qui font de la bibliothèque un lieu d'expérience provisoire et en devenir, un chantier dans le sens à la fois littéral et métaphorique. Comment alors considérer, dans une perspective anthropologique et info-communicationnelle, des processus de changement et de rénovation qui bousculent des habitudes (documentaires, entre autres), qui créent des situations transitoires (bibliothèque provisoire, collections déplacées) et qui travaillent les représentations de ce que peut ou doit être un lieu de savoir et de culture ? En nous penchant sur les phases et processus de rénovation, nous souhaitons porter ici notre regard sur la médiation de ces changements par la documentation au sens posé par Jean Meyriat (1983).

Au cours de nos enquêtes antérieures, nous avons été amenées à questionner la relation à « l'inachevé » des espaces documentaires en reconfiguration et à nous intéresser au vécu individuel et collectif des transitions (architecturales, d'aménagement) ainsi qu'à la médiation institutionnelle de ces transitions (Maury, Kovacs, Condette, 2018). L'enjeu de ce type d'analyse nous semble résider dans une considération du vécu des projets de construction et de réaménagement qui déstabi-

lisent le paysage informationnel des individus et des groupes, au niveau d'un établissement, d'un campus, d'un quartier, c'est-à-dire d'un territoire. Alors que l'attention des concepteurs est souvent polarisée sur la préparation et la promotion de la nouveauté à venir, ces projets questionnent la capacité des acteurs à développer des repères identitaires et documentaires face à des espaces et des ressources transitoires, de remplacement, voués à disparaître. Or dans le cadre de projets de réaménagement ou de construction, entre le début des travaux et l'inauguration du lieu futur qui peut durer plusieurs années, différents dispositifs sont typiquement élaborés pour en préparer l'appropriation. En plus des éléments de communication habituels (blog de chantier, site web, événements promotionnels, etc.), comment la documentation saisie en tant que preuve, profession, savoirs et valeurs, peut-elle incarner et faire lien pendant cet espace-temps de l'entre deux ? Comment ces dispositifs provisoires accompagnent-ils et documentent-ils le changement que vivent les acteurs, dans la temporalité du chantier et au-delà, qu'ils soient professionnels de bibliothèque ou leurs publics ? En quoi les supports du provisoire, envisagés sous le prisme de la documentation performante, aident-ils à combler une absence et à maintenir ou engager un sentiment d'appartenance ?

A partir de l'étude de cas d'un chantier architectural de grande envergure sur un campus en sciences humaines et sociales qui a vu sa bibliothèque universitaire (BU) rasée en vue d'être remplacée par un ensemble intégrant une bibliothèque dans un lieu de convergence de services, nous explorerons un choix de macro et micro dispositifs documentaires imbriqués (Fabre, 2019). Après avoir exposé notre positionnement théorique et notre démarche méthodologique, nous

---

Toute correspondance concernant cet article devrait être adressée à Isabelle Fabre : [isabelle.fabre@ensfea.fr](mailto:isabelle.fabre@ensfea.fr)

présenterons quelques résultats saillants ainsi que quelques pistes d'analyse, qui nous permettront de développer le rôle que peut jouer la documentation dans l'accompagnement du changement et l'apport potentiel de la recherche en Sciences de l'information et de la communication (SIC) de cette démarche. Chemin faisant nous inviterons à penser autrement ce qui fait documentation et ce que fait la documentation dans son rôle agissant (Frohmann, 2007).

## Cadre théorique

### Accompagnement du changement

Que ce soit dans le domaine de l'Éducation et de la Formation ou dans le domaine de la Culture, de nombreux lieux de savoir sont aux prises avec des injonctions de transformation qui engagent les acteurs à en mesurer et penser les enjeux. Suivant Bedin (2013), nous soulignons que « le changement – quand il est souhaité et non subi – est un processus de développement, d'enrichissement et de culture ». Au-delà des techniques de management organisationnelles, pour accompagner les professionnels de ces domaines, la recherche peut s'inscrire d'une part dans une visée praxéologique en engageant une dimension collective, d'autre part, dans une visée critique qui offre une lecture sur l'enchaînement des réformes et des « modèles ».

Nous revendiquons, pour notre part, une posture anthropologique et nous déployons des méthodologies pour saisir ce changement à l'œuvre en nous intéressant à l'infra-ordinaire des lieux (Perec 1989) c'est-à-dire en observant les manières dont ils sont habités, les dispositifs qui les constituent et les documentent, en questionnant la vision des acteurs qui participent de la création du lieu ou de sa mise en scène sur des temps et dans des situations variables. À cet égard, nous situons nos recherches sur les espaces et les pratiques documentaires dans le cadre d'une anthropologie des savoirs (Maury et al., 2014). Nous nous inspirons des pionniers d'une socio-anthropologie des connaissances qui ont mis en avant des liens entre savoirs et contextes culturels ou socio-techniques, en insistant en particulier sur la relativité culturelle des relations à l'espace et au temps, ces dimensions fondatrices de l'expérience. Nous mobilisons des ressources conceptuelles et méthodologiques pour aborder plus spécifiquement les lieux de savoir en ce qu'ils orientent des pratiques de connaissance (Jacob, 2007 ; 2011). Nous avons souligné l'importance des savoirs incorporés et la dimension sensible de la relation aux savoirs, rejoignant ainsi les perspectives développées par Joëlle Le Marec (2021). L'une des dimensions clés de cette contextualisation matérielle des savoirs provient de la spatialité des phénomènes culturels. Les espaces documentaires peuvent être étudiés à la lumière des travaux d'Edward T. Hall et Michel de Certeau, en tant que « lieux pratiqués » qui sont relationnels (Hall, 1966 ; Certeau, 1984) plutôt qu'immobiles ou « géométriques » (Adell, 2011). On

retrouve cette préoccupation chez certains auteurs en *Library And Information Science* tels qu'Annemaree Lloyd qui insiste sur une définition de la littératie informationnelle en tant que pratique sociale performée dans des « sites » ou des espaces du quotidien selon les « manières de savoir » spécifiques (Lloyd, 2010). Cette perspective rejoint notre souci d'appréhender les formes d'attachement à des espaces ainsi que les pratiques, les interactions, les formes de débrouillardise, les routines élaborées dans les temps plus ou moins longs de la fréquentation ou de "l'habiter" qui définissent la relation à l'information. Nos travaux ont permis d'approfondir la nature de la relation aux lieux de savoir documentaires chez des individus et des collectifs, en fonction des trajectoires de vie, c'est-à-dire en lien avec les parcours des individus sur l'échelle d'une vie, d'une scolarité, d'une formation continue, etc.

Ces observations nous ont permis d'appréhender la manière dont la relation symbolique, affective aux espaces, la mise en place de routines, de gestes, de pratiques documentaires ritualisées notamment lors de moments phares de l'expérience (révisions, émulations de pratiques studieuses, modes d'entraide) contribuent à forger les bases d'une relation aux savoirs (Micheau, Despres-Lonnet, 2018). Partant de cette posture, nous nous posons la question du rôle performé par des objets documentaires selon la vision de la documentalité proposée par Bernd Frohmann dans cet accompagnement du changement au sein des espaces de savoir. Selon Frohmann, dans la lignée des travaux de Bruno Latour sur les réseaux d'acteurs humains et non humains, le document, encastré dans des situations sociales et des arrangements socio-techniques, exerce une agentivité propre qui influe sur les affects et sur le cours d'une vie (Frohmann, 2012).

### L'appropriation de l'espace

La pratique de l'espace est une activité qui met en interaction un acteur humain avec un environnement. Cette interaction se nourrit à la fois de ce qu'est l'acteur, de ce qu'est l'environnement, elle produit « quelque chose » en propre et c'est l'interrogation autour de ce « quelque chose » qui est le point de départ de la réflexion sur l'espace.

L'approche sociale et culturelle de l'espace (Lefebvre, 1974; Segaud, 2010) s'éloigne de la matérialité du lieu (topos) pour retisser un lien avec la chôra (l'expérience du lieu et la prise en compte de l'expérience humaine dans un espace). Selon ce courant, l'espace vécu comprend l'espace des pratiques quotidiennes (l'espace de vie) et l'espace des interrelations sociales (l'espace social) en tant qu'objets de la perception et de la représentation mentale construits par un individu ou un groupe. L'étude des pratiques spatiales vise donc à comprendre par quels arrangements, quels accommodements, quels « bricolages » ou « braconnages » (Certeau, 1990) les individus se forgent une existence spatiale, ou pour le dire autrement se ménagent un territoire, malgré les contraintes extérieures, ou en jouant avec ces contraintes. Cela revient

à affirmer le quotidien comme temporalité légitime pour la compréhension des sociétés, et l'anecdotique comme un matériau digne d'être étudié.

Tout être humain est le résultat des lieux dans lesquels il a séjourné et « les êtres humains n'habitent pas seulement lorsqu'ils résident, n'importe quelle pratique des lieux contribue à l'habiter » (Stock, 2015). Ainsi, l'« habiter c'est l'ensemble des pratiques des lieux géographiques » et de cette pratique des lieux émerge la production de l'espace propre à chacun. La mobilité nous fait donc passer d'un habiter mono-topique à un habiter poly-topique (Stock, 2015). Nous pouvons habiter une salle de classe, un train, une salle de sports, une bibliothèque car nous interagissons avec ces lieux. Car l'habiter, ce n'est pas seulement résider en plusieurs lieux, mais c'est aussi pratiquer un lieu, des lieux : ceux du quotidien (travail, loisirs, etc.) comme ceux du hors quotidien (les vacances, le tourisme, etc.).

L'appropriation de l'espace peut être à dominante matérielle et à dominante idéale. L'appropriation matérielle concerne la maîtrise de l'espace via des pratiques qui intègrent la simple occupation de l'espace ou qui peuvent aller jusqu'au détournement (Certeau, 1990). L'appropriation idéale concerne la familiarisation, l'acquisition de savoirs et savoir-faire qui permettent de se mouvoir dans un espace sans s'y perdre. Elle consiste aussi à en user de manière pertinente ou stratégique. De plus l'appropriation symbolique considère un lieu comme associé à un groupe au point de devenir un de ses attributs, c'est-à-dire de participer à définir son identité sociale. Enfin, l'appropriation existentielle, ou attachement affectif renvoie au sentiment d'appartenance, au fait de se sentir à sa place, voire chez soi dans un espace.

Dans le cadre de notre étude, le changement peut s'incarner dans une forme de précarité et d'espace éphémère (Gramaccia, Monseigne, Piponnier, 2017) qui bouleverse la manière d'habiter et remet en cause ses différentes temporalités. Cette instabilité touche également les espaces vécus et l'appropriation de ces espaces. En effet, si on prend l'exemple du bouleversement que peut créer un chantier, les dimensions de l'habiter sont remises en cause par un « habiter en mouvement » (Besse, 2013) qui s'impose. Des lieux, des espaces qui n'avaient pas pour vocations d'ordinaire à être habités entraînent une appropriation, un habiter temporaire. « Habiter » ne se pense plus forcément à partir d'un lieu, mais « d'un espace constitué par les relations entre des lieux que nous fréquentons de façon plus ou moins prolongée, dans le cours d'un trajet de vie » (Besse, 2013). Durant cette période des réaménagements, qui correspond à une temporalité vécue dans le parcours des publics, on observe la mise en place de « hors lieux », de lieux éphémères qui seront habités et appropriés par les acteurs qui les auront investis. Il s'agit de redonner du sens à des « hors lieux pour permettre de les habiter, c'est-à-dire de s'en approprier l'espace » (Amar, 2018).

## La documentation connivente

Dans ces processus, la documentation tient une place singulière. Ce que nous nommons « documentation », c'est à la fois, reprenant la définition de Meyriat: « Un ensemble de documents pouvant servir de preuve, un travail par lequel on rassemble, ordonne, rend utilisable cette matière documentaire, une profession impliquant une attitude intellectuelle, un certain regard sur le monde, un ensemble de connaissances appliquées et même fondamentales qui inspirent les pratiques documentaires, c'est à dire une discipline scientifique : les Sciences de l'information et de la communication » (Meyriat, 1983).

En effet, nous pensons que la documentation joue un rôle particulier au sens où elle semble s'inscrire comme un fil rouge qui relie les différents acteurs, rôle que nous avons esquissé en posant l'idée de « documentation connivente » (Fabre, 2017, 2022). *Connivere*, dit le latin c'est s'entendre "en clignant des yeux" et pour le philosophe François Jullien la connivence est une relation au monde, quand le « rapport d'objectivation que j'entretiens avec le monde se mue en entente et communication tacite [. . . ] quand un paysage s'établit avec le monde et qu'il permet que le lieu soudain devient lien » (2014). Ainsi, la documentation connivente serait une documentation considérée sous l'angle de la relation entre acteurs humains et non humains. La documentation connivente est une notion qui nous invite à penser les dispositifs dans leur rôle d'énonciation et de co-énonciation; il s'agit de penser la documentation, sous toutes ses formes, comme complicité, entente spontanée, permettant de se dégager du monde ordinaire en entrant en connivence par une intelligence du monde qui n'exclut plus, « on y est à la fois dedans et dehors, exposé et abrité » (Jullien, 2014).

Nous inscrivons cette documentation connivente dans le paradigme attentionnel de Tim Ingold (2001) qui développe l'idée que ce que nous acquérons de plus important dans les multiples contextes d'apprentissages que nous traversons depuis l'enfance, ce ne sont pas tant des informations, des connaissances ou des contenus de savoirs que des sensibilités, des habitudes, des capacités d'ajuster, finement et en temps réel, nos gestes aux réponses qu'ils rencontrent dans nos environnements. Le rôle de cette documentation connivente consisterait en quelque sorte à « donner de quoi nourrir, équiper, raffiner la curiosité des apprenants - s'appuyer sur les vertus du dépaysement, développer une perception de l'environnement » (Citton, 2018). Parallèlement à l'observation de pratiques, la documentation peut aider autrement à développer cet art de l'attention et contribuer à une appropriation et à une réflexivité expérientielle. Reprenant comme base de réflexion la définition de la documentation de Jean Meyriat, la documentation connivente telle qu'identifiée lors de travaux de terrain antérieurs se construit selon différents niveaux imbriqués (Fabre, 2022):

- Mener un travail sur l'archive du programme architectural des lieux : revenir au plan, à la maquette, aux récits qu'en ont fait les concepteurs. C'est en effet une manière de montrer et de comprendre comment les espaces ont été pensés, comment ils sont connectés les uns aux autres. On rejoint ainsi une forme d'appropriation du lieu qui consiste à participer, de manière même indirecte, à sa conception.
- Documenter les pratiques sur la durée et faire évoluer les espaces en expérimentant de nouveaux dispositifs à partir des formes d'habiter observées auprès des publics.
- Laisser libre cours à l'esprit du lieu, l'imprimer dans des espaces informels, laisser infuser des éléments documentaires capables de faire lien entre un dedans (couloirs, halls, etc.) et un dehors (cours extérieures, jardins, etc.) en mettant en avant des éléments de signalétique, une partie de la collection qui empiète sur un espace extérieur, des mobiliers qui invitent à franchir le pas, autant d'artefacts comme forme d'un discours, d'une énonciation.
- Incrire la recherche (et plus particulièrement la discipline à laquelle s'adosse la documentation, les SIC) aux côtés des acteurs professionnels. La recherche, en partenariat avec les professionnels et les publics peut, selon nous, contribuer à une émancipation, entendue comme « invention collective d'une forme sociale » (Broussal, 2019).

Ainsi tenter de faire la bibliothèque avec ceux qui l'habitent dans un cadre de confiance, d'écoute et de respect, c'est entendre la demande « rien sur nous, sans nous ». A partir de ces habitants, c'est mettre au jour une histoire, insuffler un récit qui va s'écrire peu à peu et se nourrir de la démarche pour penser ensemble une évolutivité qui, du dedans, puisse s'étendre au dehors.

Cette notion de documentation connivente apparaît alors comme outil de questionnement du monde, faisant écho au concept de documentalité de Frohmann qu'il applique à des objets divers en agencement, en mettant l'accent sur leur matérialité, leur pouvoir et leur agentivité. La documentation, outil de connivence, pourrait ainsi rapprocher, former des replis qui « serrent en rapprochant » les personnes et les espaces, permettant une expérience partagée entre public et concepteurs comme constitutive d'une attention au monde. Par la sélection et l'attribution de valeurs à ce qui pourrait sembler secondaire, nous proposons de nous intéresser à l'environnement banal de la bibliothèque, pour s'essayer à la voir autrement.

## Contexte de l'étude et méthodologie

Notre enquête concerne l'espace-temps d'un chantier de construction d'un Learning Centre (LC) de l'enseignement supérieur, réalisation très attendue sur le plan territorial, vouée à dynamiser le campus et le faire rayonner sur le territoire. Dans la continuité d'un travail de réflexion engagé lors d'une journée d'étude « *Espaces informationnels en mutation : questionner les nouveaux lieux de savoir* (juin 2022), nous avons cherché à appréhender plus finement les dispositifs provisoires créés dans le cadre du chantier pour la période de latence en tant que documentation connivente. Nous avons ainsi passé au crible de la documentation aux sens de Meyriat, les traces générées par le projet de construction et son chantier en cours. Et nous avons identifié une documentation plurielle associée au chantier et aux médiations du chantier. Il s'agit d'une part de documents de communication (une palissade-frise évolutive sur le déroulement du chantier, une exposition sur l'histoire du campus et la BU : *learning from the learning centre*, exposition *in situ* 2022) ou des documents de travail (dossier d'enquête) élaborés par les acteurs du projet. D'autre part, il s'agit des gestes professionnels des personnels en charge de la bibliothèque que nous avons cherché à expliciter en tant qu'ils correspondent à de la documentation en actes.

En ce qui concerne le recueil des données, la phase exploratoire a permis de préciser le contexte par le biais d'échanges auprès des responsables du projet et d'un travail de construction de connaissances à partir d'archives publiques de ce qu'était le campus et la BU initiale construite sur le campus dans les années 1970. Nous avons également analysé une exposition sur le projet architectural du LC montrée sur le campus au printemps-été 2022 en parallèle du chantier (mise en scène et analyse de contenu des documents exposés). De plus, nous avons pu observer diverses formes de médiation à l'attention des futurs usagers du LC qui documentent le chantier tels que la frise et le site web institutionnel. Et enfin nous avons mené un entretien avec la direction du service commun de documentation (SCD) portant essentiellement sur la bibliothèque provisoire. Ces différents matériaux de recherche nous ont permis de nous imprégner d'un terrain complexe impliquant de multiples acteurs et points de vue ; ils constituent ainsi une forme de triangulation des données.

Alors que le chantier est documenté à des fins diverses, ce qui est dévoilé met l'accent sur l'architecture et ses futurs usages sans prendre en compte le vécu du chantier et du changement à l'œuvre. Le projet de rénovation de la bibliothèque provoque une perturbation de l'écosystème informationnel amenant les acteurs à négocier les formes d'attachement aux lieux de savoir anciens et nouveaux ainsi que la place de ceux-ci dans un environnement donné (campus, ville, territoire). Notre approche méthodologique se centre sur la manière dont la documentation au sens large (Meyriat, 1983) est déployée pour accompagner la transformation de ce lieu de culture et de

savoir. L'ensemble documentaire que nous analysons est composé d'artefacts à visée variée (valoriser le projet architectural et urbanistique ; écrire ou réécrire un passé architectural ; faire participer des collectifs à la conception d'un nouvel espace aménagé ; apporter des ajustements au futur lieu). Pris dans un ensemble, ces documents, produits par des acteurs divers (responsables de chantier, architectes, médiateurs, bibliothécaires, étudiants, participants à des échanges lors de la journée d'étude) constituent un gisement de ressources intéressantes pour mettre au jour et faire dialoguer les positionnements et les tensions qui participent au processus collectif d'appropriation et d'identification d'un nouveau lieu documentaire. Nous considérons la documentation produite en tant qu'archive, preuve et matérialité agissante visant à développer un sentiment d'appartenance à un espace de culture et de savoir (Frohmann, 2007 ; Zacklad, 2007).

## Résultats

### Une documentation exposée ?

Dans l'optique de faire vivre le chantier et la période de transition, une exposition sur l'histoire mondiale des bibliothèques a été conçue et installée sur le campus par une association spécialisée dans la médiation des espaces urbains<sup>1</sup> proposant des illustrations de bibliothèques mythiques (Alexandrie, etc.) des plans, la maquette du projet de la future bibliothèque LC en 3D. Cette exposition, pensée comme un micro-dispositif enchassé dans un ensemble d'éléments de médiation, a été installée comme outil de transmission, une façon de voir comment les espaces sont connectés les uns aux autres. Le parcours de l'exposition se lit comme une forme de préparation de la communauté universitaire élargie au nouveau lieu, forme d'aboutissement d'un projet de campus, jalonné d'expérimentations architecturales. Il s'agissait d'encourager une forme d'appropriation du lieu en revenant sur les étapes de sa conception, tenter d'en percevoir l'évolution et penser ainsi une évolutivité.

En portant attention aux usages potentiels du lieu de savoir et de culture, les concepteurs de l'exposition mettent surtout en avant les principes de fonctionnalité et les réponses à des besoins de sociabilité et de travail par le biais des plans et des maquettes. Sur l'un des cartels intitulé « *Nouvelles relations au savoir* », sont ainsi déclinées les multiples activités possibles orientées davantage par leur fonctionnalité que par rapport au vécu, mettant ainsi en avant plutôt une vision promotionnelle de la bibliothèque : « *Les learning centers se caractérisent par la mixité de leurs fonctions qui se traduit notamment par la conception d'espaces pluriels d'accueil, d'animation, de travail individuel ou collectif, de rencontre, d'activités culturelles [ . . . ]* ».

C'est ainsi que l'ancienne bibliothèque aujourd'hui « rasée » est montrée à la fois comme modèle précurseur du learning centre en construction et, de manière inexorable, comme dis-

positif obsolète principalement du point de vue technique et politique. À propos de la structure ancienne actuellement rasée, sur l'un des cartels intitulé « *Zoom sur la bibliothèque universitaire du campus* » on peut lire : « *La bibliothèque fait l'objet de plaintes récurrentes, et sa vétusté a été signalée à de nombreuses reprises* ». Parmi les plaintes rapportées sur le cartel, plusieurs citations sont issues d'un compte-rendu d'un rapport élaboré par un groupe d'élèves conservateurs de l'Enssib en 1999 à partir d'une enquête d'usages<sup>2</sup> : « *Le bâtiment et toutes les contraintes qu'il engendre sont très mal perçues, et les conditions de travail proposées ne sont pas totalement satisfaisantes* » ; « *les étudiants lui reprochent son apparence vétuste, son architecture, et déplore le manque de convivialité du lieu* ». En mettant en avant la téléologie bâtiminaire, ce type de témoignage tend à justifier, selon une logique qui met en avant la temporalité du projet à accomplir et à réussir au service des usagers, le projet de remplacement en secondarisant les formes d'attachement au lieu voué à disparaître. Pourtant, tout ce passé architectural vécu ne fournit-il pas une clé de compréhension et une forme de dialogue entre les expériences du lieu au sein du bâtiment aujourd'hui rasé et la mise en place du projet ?

On retrouve en revanche une tentative de faire surgir toute l'importance de ces expériences dans un extrait de document d'archive qui documente le chantier des années 1970 que nous aborderons dans la section suivante. On peut dire que cette exposition est un document au sens de Meyriat puisqu'il documente une vision du monde progressiste sur l'avenir des bibliothèques, au détriment d'une vision expérientielle voire politique dont on peut retrouver des traces dans un document d'archive.

### Une documentation archivée ?

Cette archive du passé architectural du lieu nous a permis de remonter aux principes qui ont guidé le programme architectural dans son historicité. Ce programme s'inscrivait alors dans la loi d'orientation de l'enseignement supérieur progressiste, dite loi Faure (1968), avec trois principes retenus par les architectes : la pluridisciplinarité (répondre à une fonction culturelle), l'autonomie (mettre en oeuvre des pédagogies nouvelles en rassemblant le culturel, le documentaire, l'audiovisuel et l'informatique) et l'ouverture au public (s'ouvrir à l'espace public et aux différents publics).

Il s'agit d'une interview (2018) de René Dottelonde l'architecte du site en 1971, site qui vient d'être démoli. Comme

<sup>1</sup>Cette association « informe et forme depuis plus de trente ans sur les savoir-faire et les processus de production des nouvelles manières d'habiter l'architecture, la ville et le territoire en cherchant à multiplier et diversifier ses modes d'action et de médiation. »

<sup>2</sup>Rapport : Les usages des étudiants à la bibliothèque universitaire de Bron. [www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/61880-usages-des-etudiants-la-bibliotheque-universitaire-de-bron.pdf](http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/61880-usages-des-etudiants-la-bibliotheque-universitaire-de-bron.pdf)

nous en avons pris l'habitude en travaillant sur les espaces et les lieux, nous essayons de revenir au discours des concepteurs, soit en les rencontrant, soit en retournant sur les archives et les documents. Le récit de construction du campus, ensemble universitaire pilote, élaboré (1971-1973) selon un programme majoritairement pensé par de futurs utilisateurs (étudiants et enseignants), est mené par Dottelonde appuyé par Jean Prouvé (1901-1984) et un sociologue – Jean-Paul Flamand, au lendemain de mai 68. Selon le documentaire, il s'agissait alors d'une collaboration entre les architectes, les metteurs en formes, et toute personne intéressée, cherchant à définir un outil pédagogique qui puisse répondre aux multiples besoins en éducation et vie culturelle pour les publics universitaires et la société urbaine. Le programme consistait à bâtir un anti campus, une université intégrée à l'ensemble de la cité, où les étudiants se retrouvent non pas entre les bâtiments mais dans un continuum entre espaces de travail et espaces de détente. L'université devait être évolutive, avec la possibilité de poursuivre le bâtiment en nappes continues. Tout comme le met en lumière l'exposition, l'idée était de s'éloigner le plus possible des bâtiments traditionnels fermés sur eux-mêmes. Ce qui était recherché, c'était une ouverture à la fois sur le monde extérieur (avec la présence de la rue traversante) et une ouverture sur le campus lui-même (la transparence pour construire une communauté).

Ce que révèle spécifiquement cette archive, ce sont les modalités participatives de conception. L'architecte rappelle dans l'archive, que pour répondre à l'inquiétude des étudiants il a proposé « *On va se mettre autour d'une table pour travailler* » et une confiance s'est immédiatement établie. On y entend fortement une forme d'« utopie » une envie de « vivre une expérimentation » d'« inventer quelque chose » (pour rappel, la même année 1971 - Rogers & Piano inventaient avec Beaubourg, une « machine de la culture »). Pour ce faire, le programme s'appuyait sur un « comité d'étudiants et d'enseignants » partants pour vivre une expérimentation. Les maîtres mots étaient : « favoriser la pluridisciplinarité », « favoriser en termes d'espaces les nouvelles pédagogies ».

Ce sur quoi insistent les témoins dans leur récit, c'est que pour favoriser la pluridisciplinarité, ils ont choisi de réunir tous les locaux dans les mêmes zones sans les différencier et ne valoriser que les locaux spécifiques comme la bibliothèque. Au-delà du fonctionnalisme, surgit une vision politique, sociologique et fortement symbolique de certains éléments du projet. L'élément le plus ambitieux à l'époque semble être, selon le témoignage de l'architecte, la rue piétonne et publique pour aller vers les logements et les commerces. Si la population pouvait voir des étudiants travailler (et non pas seulement les voir « *faire les cons dans les bistros* ») cela pouvait changer les mentalités. La rue était à couvert, passait dans des patios, se poursuivait dans la bibliothèque (dans un tube d'où on voyait le silo à livres où étaient toutes les collections). On passait au-dessus la salle des pas perdus

et des salles de lecture (avec mezzanine pour s'isoler dans des espaces de travail, des espaces de détente, accès jardin) malgré la continuité de l'espace de la bibliothèque, plus monumentale, qui suivait la pente du terrain.

Pour mener ce programme, les architectes rappellent s'être appuyés sur les aspirations profondes des étudiants, sur la manière dont ils imaginaient leur université que l'architecte Dottelonde résume ainsi : « une image de modernité « *surtout pas le modèle actuel de l'université bourgeoise (avec un fronton et ses colonnes)* », la transparence. Et surtout, il s'agissait de montrer le processus en cours « *pour ce faire, proposer une architecture qui symbolise que l'université se remettait en cause, provoquait une remise en cause. Une construction non terminée pour montrer que c'était simple de s'accaparer les locaux, les lieux et en même temps qu'on allait pouvoir les transformer, comme un immense mécano, avec le prolongement possible des planchers, des toitures [ . . . ]* ».

Cette forme de documentation peut non seulement nous permettre de décrypter l'historique mais d'imaginer un prolongement d'enquête d'usages par recueil de témoignages des expériences du passé. Pour le projet de 1971, cet effet d'inachevé semble également provenir du fait de ne pas avoir poursuivi la concertation avec les étudiants afin de tirer des leçons sur l'évolution des pratiques : « *pas de retour sur expérience, au bout de 3 ans les étudiants sont partis, on n'a pas donné le relai à ceux qui arrivaient derrière pour dire à quelle expérience ils participaient [ . . . ] ca a été une débandade* ». Cette archive complète la vision du monde qui est véhiculée par l'exposition centrée sur la solution proposée par le nouveau lieu et rappelle à quel point une continuité du recueil de la documentation et la patrimonialisation des expériences vécues peuvent aider la communauté à donner du sens aux espaces investis.

### Une documentation inaccessible?

La troisième dimension de la documentation mise en avant par Meyriat concerne l'activité quotidienne des professionnels, les gestes de ces professionnels qui nous semblent très souvent invisibilisés et de ce fait peu étudiés et valorisés. En revanche dans notre étude, nous avons identifié de la part des professionnels interrogés des formes de documentation qui participent à l'appropriation de tous les acteurs concernés – étudiants comme professionnels du SCD. Dans ces formes de documentation, on retrouve toute la complexité de l'habiter : au delà du fonctionnel, le sentiment d'attachement, d'appartenance, la création de liens.

Concernant l'implication des professionnels dans cette phase de transition, nous nous intéressons à la manière dont les bibliothécaires et l'équipe du SCD ont pu se positionner par différents moyens, par rapport au projet initié, pris en charge et déployé par l'université. Sollicités lors de réunions de *design thinking*, les professionnels de la documentation, n'ayant pas pris part à la phase de conception architecturale,

jouent un rôle dans l'appropriation collective de son volet bibliothéconomique. On peut noter dans ce sens la mise en place d'un vocabulaire spécifique par des pilotes du projet de l'université dans lequel les étudiants sont dénommés « usagers » et les bibliothécaires des « utilisateurs ». Nous avons pu observer par exemple, que les bibliothécaires ont affiché dans leurs locaux, c'est-à-dire dans la bibliothèque provisoire, un plan pour réfléchir au projet de leur côté et pour se préparer à prendre place dans les futurs locaux. A partir de ces premières observations, nous nous posons la question de la manière d'habiter des bibliothécaires et comment ces manières d'habiter étaient prises en compte.

Lors de l'entretien, cette difficulté de l'habiter dans le provisoire transparaît avec un risque d'acclimatation trop longue à la BUP [bibliothèque universitaire provisoire] de la part de ses collègues: « *plus le temps s'étire, plus je crains que l'installation dans un nouveau bâtiment soit un peu compliqué. L'attachement que les collègues avaient sur l'ancienne BU, maintenant ils la projettent sur la BUP. Et plus ça va se prolonger, plus ça va être difficile de s'en détacher* ». Pour remédier à ce sentiment et faciliter une future appropriation des nouveaux locaux, différentes solutions sont mises en oeuvre : « *on essaie de parler régulièrement de la future bibliothèque en interne, quand on a des travaux sur des sujets qui potentiellement peuvent concerner tous nos collègues ou des petits groupes, on fait partager, on essaye de construire ensemble* ». Une documentation invisible se fait jour comme support de réflexion et de projection : « *Donc on l'a fait par exemple pour les bureaux où on a pris les plans des futurs bureaux et on a vu en groupe, tous ensemble, comment installer les futurs bureaux, les installer physiquement parce que c'est pas mal de changement par rapport aux plans initiaux proposés par l'architecte* ».

Concernant les publics étudiants, la responsable du SCD alerte sur la perte d'une expérience de BU chez une cohorte. En effet, les étudiants ne bénéficient pas d'une documentation au sens de collections et de traitement de cette information à l'échelle d'une BU puisqu'elle est ramenée à l'échelle d'un Centre de documentation et d'information (dénomination des bibliothèques de l'enseignement secondaire en France, des collèges et lycées) durant la phase des travaux. En effet, l'emplacement de la BUP (Bibliothèque universitaire provisoire) est excentré, il n'y a que 160 places et, en terme de collection, on y retrouve un choix restreint d'ouvrages en accès libre. Il y a donc une dialectique entre centre et périphérie qui fait que la BUP souffre d'une marginalisation par rapport au campus. Du fait des espaces de rencontre perdus avec la BUP et donc d'espaces limités de travail, il y a un travail d'aiguillage vers d'autres espaces tiers lieu sans collection, pour un recentrage sur la fonction documentaire voire la fonction de prêt : la BUP joue donc un rôle d'intermédiaire pour guider de nouvelles pratiques et s'émanciper d'un lieu appelé à disparaître.

Le premier exemple de travail documentaire pour accom-

pagner le changement concerne le travail de sensibilisation à une situation provisoire qui passe par un « accueillir autrement » : *On leur a fait des cafés d'accueil à la rentrée universitaire et ça nous a amené à mener tout un travail sur l'idée d'accueillir autrement. C'est parti de la BUP parce que justement, comme elle est en bout de campus, on voyait bien que les étudiants tenaient à venir dans cette bibliothèque, donc on les a basement attirés par la nourriture. Et ça permet de discuter autrement bien sûr avec eux, avec les lecteurs, en ciblant les nouveaux arrivants, les primo* ».

Les enquêtes d'usages et la question de leur rôle et de leur place participent de cette documentation invisible qui montre la connivence à l'œuvre : « *Les enquêtes [...] j'avais dit il faut les mettre sur le site web. C'est quelque chose qui est, qui est à faire, mais ça nous permet aussi, en publiant les résultats, ça peut être de leur dire voyez tout ce que tout ce qu'on fait, mais aussi ça leur donne des indications sur leur usage et la façon dont on le prend en compte. [...] On pourrait aller plus loin pour pour bien communiquer en indiquant clairement aussi ce qu'on fait en vue de l'entrée dans la future bibliothèque ou pendant cette situation intermédiaire, ou par rapport aux usages du fonds* ».

De la même manière, certains dispositifs ponctuels, nés de la situation transitoire, vont perdurer car reconnus comme étant devenus incontournables et utiles. « *Le PEB<sup>3</sup> ou les ressources en ligne qui ont été envisagées pour accompagner ce moment de transition [...] Je ne suis pas sûre qu'on reviendra sur la gratuité du PEB par exemple. Je pense qu'on le laissera gratuit* ». On voit bien que par la gratuité du PEB une documentation connivente s'instaure par le renforcement d'un service de repli qui met en lumière les BU en réseaux et encourage les étudiants à s'émanciper de leur bibliothèque historique, c'est à dire la bibliothèque désormais rasée.

Ainsi, la BUP peut être envisagée comme un dispositif documentaire qui agit sur les étudiants : ils doivent faire silence, se disperser pour chercher dans d'autres lieux documentaires, tenter de trouver ailleurs. C'est aussi un dispositif qui documente l'absence de la bibliothèque, une preuve du manque. Mais grâce aux gestes professionnels qui font connivence par des micro-dispositifs transitoires, ce dispositif documentaire est aussi révélateur du rôle de la documentation dans la possibilité de dialogue entre acteurs, professionnels et étudiants.

## Conclusion

Le chantier est scientifiquement documenté à des fins diverses de communication stratégique, dans le cadre de moments de mise en visibilité événementielle éphémère pour des besoins de valorisation. Cependant, le cycle de vie de la documentation de chantier et de sa médiation est court. Les documents créés sont peu accessibles puis s'évaporent, ne laissant pas de trace qui puisse permettre au chercheur ni

<sup>3</sup>Prêt entre bibliothèques

aux parties prenantes de faire des liens entre les différents gisements, ni au public de mieux vivre la transition. En effet, ce qui est dévoilé met en avant un regard sur l'architecture et à ses usages projetés sans faire la lumière sur le vécu du chantier et sur le changement ainsi imposé. Cependant ce besoin d'accompagnement du changement transparait à la fois dans le document d'archive du projet antérieur dès 1971, telle une preuve de ce manque de passage de relais sur le vécu et les pratiques, comme dans le travail documentaire des professionnels de la bibliothèque, deux des quatre dimensions de la documentation selon Meyriat.

Ce manque est symboliquement pris en charge par la frise peinte sur les barrières du chantier, une représentation des étapes du chantier, créant une opposition entre un vide laissé par le chantier et un modèle de bibliothèque prêt à surgir de terre. Par ce dispositif documentaire de connivence, les acteurs semblent chercher à contrecarrer le vide par le sens de la continuité, la trajectoire et la permanence, voire le souvenir. Cette vision du monde, troisième dimension de la documentation, est également portée par l'exposition, outil de médiation qui tente de remédier à l'absence de tout un pan de la documentation au sens des collections et de l'accès à l'information habituelle de la BU en montrant l'aura bâtiminaire du projet. Le dispositif documentaire complexe aux temporalités multiples (documents d'archives, documents de médiation, documents de travail de la part des architectes, documents de formation, etc.) est invisibilisé dans sa grande majorité car éparpillé dans différents lieux de décision. Ce qui documente le chantier et les futurs usages du LC n'est pas rendu public et n'est pas proposé comme source d'information aux acteurs du futur lieu de culture et de savoir ("personnels-utilisateurs", "publics-usagers"). Or, c'est cette documentation invisible qui pourtant pourrait s'avérer capitale pour alimenter la connivence documentaire poursuivie parallèlement par les professionnels et les chercheurs. Car, et pour conclure, la quatrième dimension de la documentation (la discipline des SIC, au sens défini par Meyriat) apparaît alors comme outil de questionnement de la relation sensible au monde. Les approches anthropologiques en SIC, en mettant au jour les manières d'être et de faire au sein des lieux de savoir (Jacob, 2007, 2011) peuvent nous aider à dépasser une « pensée aménagiste » centrée sur le résultat à venir pour travailler sur le banal, cet ordinaire des pratiques, cette expérience de l'habiter dans ses temporalités vécues afin de dévoiler la puissance intrinsèque de la documentation, notamment dans l'accompagnement au changement des « lieux de culture » (Jeanneret, 2011).

Nous avons mis au jour une documentation plurielle qui confirme la direction de Meyriat. Comprendre et accompagner le changement, ce pourrait être s'appuyer sur la documentation pour développer un art de l'attention (Ingold, 2018) sur les pratiques info-communicationnelles passées et à venir. Une telle démarche peut permettre aux acteurs des lieux de culture et de savoir de questionner à leur tour leurs manières

d'habiter. Selon notre perspective anthropologique, le souhait est de revenir au processus de documentation connivente comme matière sensible au-delà de la rationalité de ses usages dans le cadre du travail et de l'archivage. Suivant Frohmann (2012) dans ses analyses de l'intensité des matérialités documentaires, nous interrogeons la capacité d'agir et d'émouvoir du document et de la documentation.

### Bibliographie

- Adell, N. (2011). *Anthropologie des savoirs*. Paris : Armand Colin.
- Amar, M. (2018). « *Habiter en exil* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1323 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 14 mars 2019. [10.4000/hommesmigrations.7275](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.7275)
- Bedin, V. (dir.). (2013). *Conduite et accompagnement du changement : contribution des sciences de l'éducation*. Paris : L'Harmattan.
- Besse, J. M. (2013). *Habiter. Un monde à mon image*, Paris : Flammarion.
- Broussal, D. (2019). Émancipation et formation : une alliance en question. *Savoirs : Revue internationale de recherches en éducation et formation des adultes*, 51(3), 13-58.
- Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien, tome I : Arts de faire*. Paris : Gallimard
- Citton, Y. (2018). Pour une écologie de l'attention. Dans T. Ingold (dir.), *L'anthropologie comme éducation*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Fabre, I. (2017). *Médiation du contemporain: expérience esthétique de dispositifs documentaires. Retour réflexif sur les pratiques professionnelles*. Habilitation à Diriger des recherches en Sciences de l'information et de la communication.
- Fabre, I. (2019). Un macro-dispositif documentaire comme lieu d'expérience esthétique ? Dans C. Aït-Ali, I. Fabre (dir.), *Le dispositif en questions : le prisme des sciences de l'éducation et des sciences de l'information et de la communication* (p. 183-209). *Détours par le macro-dispositif*. Toulouse : Éditions Cepadues (Collection IDC).
- Fabre, I. (2022, 6 décembre). La documentation connivente comme forme d'émancipation. [Webinaire]. Youtube. Disponible sur : <https://comprendreleseleves.ensfea.fr/webinaires/la-documentation-connivente-comme-forme-demancipation/>
- Frohmann, B. (2007). Documentation, materiality, and autonomous agency of documentation. Dans R. Skare, N. W. Lund & A. Vårheim (Eds.), *A Document (Re)turn: contributions from a research field in transition* (p. 27-39). Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Frohmann, B. (2012). The Documentality of Mme Briet's Antelope. In J. Packer & S. B. Crofts Wiley (Eds.), *Communication Matters: Materialist Approaches to Media*,



- Mobility and Networks* (p.173-82). N.Y. : Routledge.
- Gramaccia, G., Monseigne A., et Piponnier, A. (2017). *Le temps des précaires. Approches communicationnelles de l'éphémère*. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux.
- Hall, E. T. (1966) *The Hidden Dimension*. Garden City, NY: Doubleday.
- Ingold, T. (2018). *L'anthropologie comme éducation*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Jacob, C. (dir.). (2007). *Lieux de savoir 1 : espaces et communautés*. Paris : Albin Michel.
- Jacob C. (dir.). (2011). *Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*. Paris : Albin Michel.
- Jullien, F. (2014). *Vivre de paysage. Entre les montagnes et les eaux*. Paris : Gallimard.
- Jeanneret, Y. (2011). *Where is Monna Lisa ? et autres lieux de la culture*. Paris : Le Cavalier Bleu.
- Lefebvre, H. (1974). *La Production de l'espace*. Paris : Anthropos.
- Le Marec, J. (2021). *Essai sur la bibliothèque : volonté de savoir et monde commun*. Villeurbanne : Presses de l'Ensisib.
- Lloyd, A. (2010). Framing information literacy as information practice: site ontology and practice theory. *Journal of Documentation*, 66(2), 245-258.
- Maury, Y., Kovacs, S., et Marteleto, R. (dir.). (2014). Introduction, Dossier : Anthropologie des savoirs. *Études de communication*, 42, 9-14.
- Maury, Y., Kovacs, S., et Condette, S. (dir.). (2018). *Bibliothèques en mouvement. Innover, fonder, pratiquer de nouveaux espaces de savoir*. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- Meyriat, J. (1983). De la Science de l'information aux métiers de l'information. *Schéma et Schématisation* 19, 65-74.
- Perec, G. (1989). *L'infra-ordinaire*. Paris : Seuil.
- Micheau, B., et Després-Lonnet, M. (2018). Habiter un lieu de savoir: vivre et faire vivre une bibliothèque universitaire à l'ère de la documentation numérique. *Médiations et hybridations: Construction sociale des savoirs et de l'information. Actes du 4e colloque scientifique international du Réseau MUSSI, GERiCO, juin 2018* (p. 267-276). Villeneuve d'Ascq, France.
- Ségaud, M. (2010). *Anthropologie de l'espace : habiter, fonder, distribuer, transformer*. Paris : Armand Colin.
- Stock, M. (2015). Habiter comme «faire avec l'espace». Réflexions à partir des théories de la pratique. *Annales de géographie*, 704(4), 424-441. <https://doi.org/10.3917/ag.704.0424>
- Zacklad, M. (2007). Réseaux et communautés d'imaginaire documédiatisées. Dans R. Skare, W. L. Lund, et A. Varrheim (dir.), *A Document (Re)turn* (p. 279-297). Frankfurt am Main : Peter Lang.